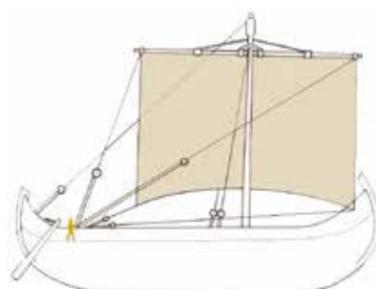


Gênes, jusqu'à François I^{er} (1515). Depuis lors, sauf pendant la ligue, époque à laquelle Henri IV demanda quelques navires à la Hollande, la France n'eut plus de bâtiments étrangers à son service ; les villes maritimes les fournirent de nouveau. Lorsqu'il fallait tenter ou repousser quelque agression, le roi prévenait les villes maritimes qu'elles eussent à fournir un certain nombre de navires et les matelots nécessaires pour les manœuvrer ; le monarque complétait les équipages avec des troupes. Cet état de choses dura jusqu'à Louis XIII (1610).

L'invention de la poudre et l'emploi qu'on en fit dans les combats sur mer, obligèrent les peuples à construire des bâtiments de guerre de plus en plus grands, de plus en plus solides. Construire et surtout armer de pareils navires exigèrent des sacrifices qui dépassèrent la portée des fortunes particulières. Dès lors, les gouvernements furent contraints, par les progrès de l'art même, de devenir constructeurs et propriétaires des vaisseaux nécessaires à la défense de leurs États.

La marine fut cultivée avec soin par les premiers Gaulois, et leur habileté dans la navigation les servit utilement pour le commerce et pour la défense de leurs côtes. Trop resserrés dans un pays qui ne pouvait plus les contenir, ils entreprirent des navigations hardies pour aller s'établir au delà des mers. Rien ne fait mieux voir combien la marine a été florissante dans l'ancienne Gaule, que le grand nombre de ports célèbres que ses habitants possédaient sur l'Océan et dans la Méditerranée.

Les plus célèbres navigateurs parmi les Gaulois étaient les Marseillais qui prirent de leurs fondateurs le goût de la navigation. Les habitants de Vannes n'étaient pas moins puissants sur mer que ceux de Marseille ; tous les ports des côtes voisines étaient sous leur domination. César fut obligé d'avoir recours aux habitants de la Saintonge et du Poitou pour les combattre.



▲ navire vénète

les gaulois
entreprirent des
navigations hardies
pour aller s'établir
au delà des mers.



5. Episodes de l'Histoire de Bretagne

Vers l'an 50 avant J. C., à la sortie de la Loire, près la pointe de Chemoulin ou Chef-Moulin, la flotte romaine, rencontre celle des Vénètes et peu après la détruit complètement



casques vikings ▲

520. — Sous la première race de nos rois, le royaume était partagé entre plusieurs frères. La guerre n'ayant lieu que sur le territoire même de la France, dans le but d'augmenter le patrimoine de tel ou tel prince régnant, on ne sentit pas la nécessité d'une marine. La puissance des rois se trouvait d'ailleurs limitée par celle des grands vassaux de la couronne qui possédaient la Bretagne, la Normandie, la Guyenne et la Provence ; de sorte que, selon l'expression d'un chroniqueur (1), nos rois furent longue saison sans commander en aucune mer. Depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Charlemagne, il n'y eut que deux événements maritimes. Le premier eut lieu en 520 sous Théodoric. Ce prince, fils de Clovis, jouissait tranquillement de l'Austrasie (2) qui lui était échue en partage, lorsque son repos fut troublé par un essaim de pirates danois qui vinrent ravager son royaume. Ils avaient pour chef un roi danois que Grégoire de Tours appelle Cochilaicus et que les historiens danois ont prouvé être Guillach ou Godleik, roi tributaire de Fionie.

Les pirates entrèrent dans la Meuse avec une flotte considérable, et portèrent la désolation chez les Hattewares ou Attuaires, tribu franke entre le Rhin et la Meuse. Théodoric envoya contre eux son fils Théodebert avec une armée de terre et une flotte. Ses navires, mieux équipés que ceux des Danois, attaquèrent l'ennemi avec tant de résolution, qu'ils lui enlevèrent presque tous ses bâtiments et le butin dont ils s'étaient chargés (3).



bataille entre les Francs et les Danois, enluminure de Jean Fouquet.

(1) Tillet, Recueil des traités.

(2) Oster-rike, Ostrie ou Austrasie, royaume de l'Est. L'Austrasie était la partie orientale de la Gaule septentrionale qui, seule, prit le nom de France.

(3) Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*.

735. — Le second événement maritime se passa en 735.

Charles Martel, qui n'avait encore combattu les Frisons que par terre, soit du côté de la Belgique, soit par la France germanique, résolut de les attaquer du côté de la mer. A cet effet, il arma une flotte nombreuse, fit une descente dans les îles de Westrachie et d'Austrachie, noms qu'on donnait aux cantons oriental et occidental de la Frise proprement dite, que des marais et des rivières isolent de la terre ferme. La bataille fut livrée sur les bords de la rivière de Burde. Le duc Popon fut tué et les siens furent mis en déroute.

771. — La marine prit un grand développement sous Charlemagne. Ce puissant monarque, qui avait reculé les limites de son empire au delà du Danube et du Rhin, prévint sagement que ses côtes allaient être exposées aux incursions des barbares. Dans le but d'empêcher leurs déprédations, il établit une marine et plaça des gardes-côtes bien armés à l'embouchure des rivières. Ses bâtiments battirent plusieurs fois ceux des Normands et des Sarrasins.

814. — Louis le Débonnaire et ses successeurs eurent peu à cœur l'entretien d'une marine ; aussi virent-ils leurs États désolés par les incursions des Normands et des Sarrasins.

Ceux-ci entraient dans les rivières et ravageaient les provinces qu'elles traversaient. Il fallait capituler avec eux pour les faire se retirer, et cela n'avait jamais lieu qu'à prix d'argent. Finalement, les Normands forcèrent les Français à les laisser s'établir dans le royaume de Neustrie (1), auquel ils donnèrent leur nom.



◀ Drakkars normands, détail de la tapisserie de Bayeux.

Histoire des Francs, par Saint-Gregorius, II-16 :

... Le prince Charles s'embarqua hardiment sur une flotte pour aller contre la cruelle nation maritime des Frisons qui s'étaient révoltés. Il alla en mer, et ayant été joint par une quantité de vaisseaux, il pénétra dans les îles de Wistrachie et Austrachie qui appartenaient aux Frisons, et campa sur les bords du fleuve de Burde. Il tua le duc Popon, perfide conseiller de ce peuple, et mit en déroute l'armée des Frisons ; il détruisit leurs temples idolâtres, les consuma par le feu, et retourna dans le royaume des Francs victorieux et chargé de grandes dépouilles.

(1) Ni-Oster-rike, eustrie ou royaume de l'Ouest.



◀ Charles Martel.

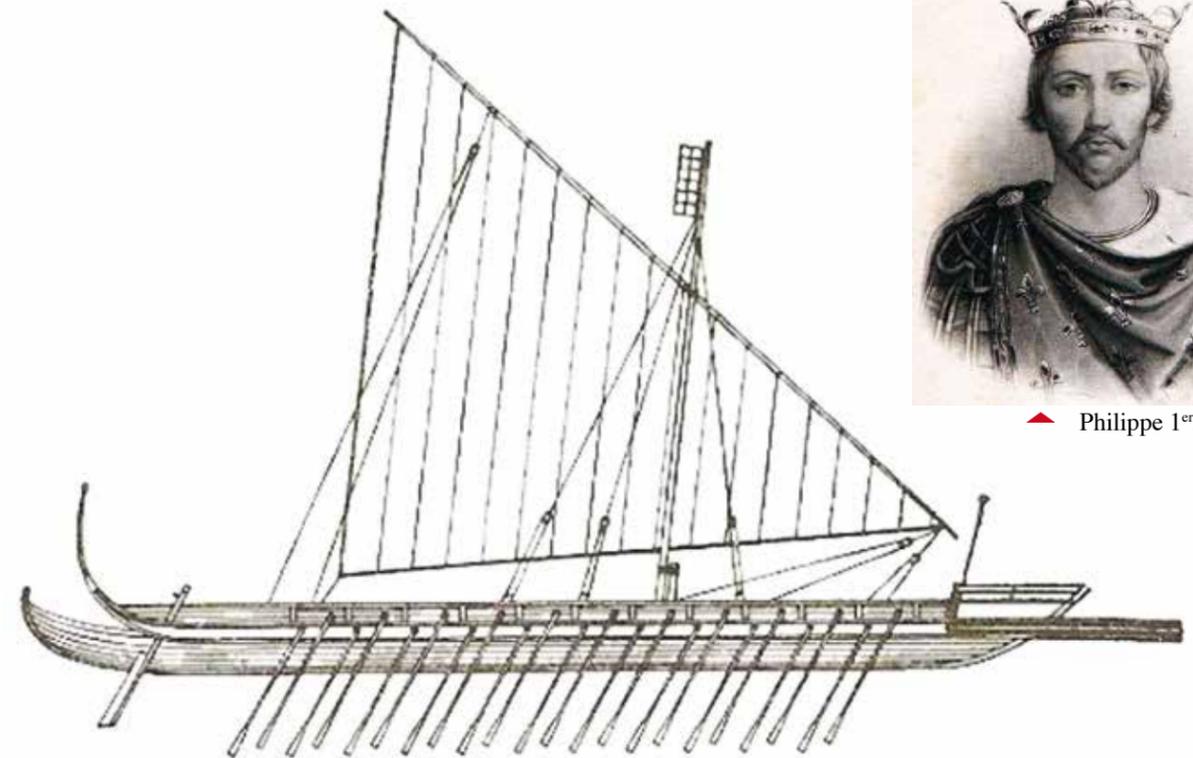


Un grand nombre de seigneurs français se croisèrent ; ils passèrent l'hiver en Italie.

987. — Les derniers Carolingiens, réduits par le mouvement féodal qui s'organisait, à la seule ville de Laon, furent impuissants à s'opposer aux incursions des Normands et des Sarrasins. Il en fut de même des premiers rois capétiens qui, n'ayant d'autorité que sur l'Île de France et l'Orléanais, ne pouvaient avoir de vaisseaux. La terre fut donc le seul théâtre des guerres qui agitèrent leur règne. Sous cette race, comme sous la précédente, l'officier de marine le plus élevé en grade se nommait d'abord préfet de la mer et des côtes, et ensuite capitaine de la mer et des vaisseaux.

1064. — Les croisades, qui commencèrent sous Philippe I^{er}, obligèrent les Français à équiper des navires et la marine parut se rétablir en France. Toutefois, la majeure partie des navires et des marins qui furent employés à ces expéditions étaient Génois, Espagnols ou Vénitiens. Philippe n'entra pas personnellement dans la première croisade, mais il laissa à ses sujets la faculté de s'y engager. Un grand nombre de seigneurs français se croisèrent ; ils passèrent l'hiver en Italie et, au printemps, ils s'embarquèrent avec les troupes qui les avaient suivis dans les ports de Bari, de Brindes et d'Otrante.

1149. — Dans le courant de l'année 1149, Louis VII qui s'était croisé, revenant en France avec quelques bâtiments qu'il avait réunis au port de Saint-Jean-d'Acre, fut attaqué par la flotte des Grecs qui assiégeaient Corfou. Le navire que montait ce monarque fut pris, mais il fut délivré par la flotte de Roger, roi de Sicile, qui, à son tour, battit les Grecs et leur prit plusieurs navires.



◀ galère méditerranéenne du XII^{ème} siècle.

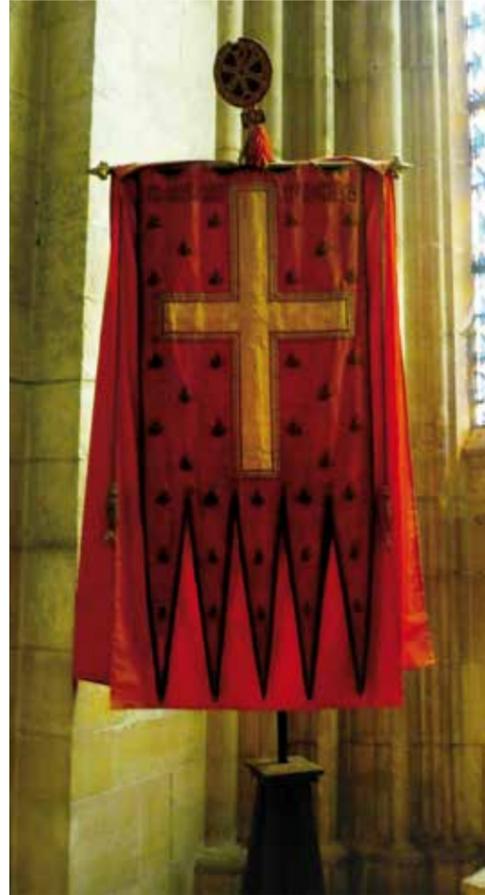


◀ Philippe I^{er}.

1190. — Touché des misères qui accablaient les chrétiens de la terre sainte, Philippe-Auguste résolut d'aller en personne les secourir. Il se croisa avec Richard, roi d'Angleterre, et le 24 juin 1190, il alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis. La flotte sur laquelle il s'embarqua à Gênes fut dispersée par un coup de vent qui le força de relâcher en Sicile, où il passa l'hiver ; il en repartit à la fin du mois de mars 1191. Le mauvais état de sa santé ne tarda pas à nécessiter son retour en France. Il mit à la voile le 31 juillet, après la prise de Saint-Jean-d'Acre, qui fut la première opération des croisés.

1214. — Plus tard, voulant profiter du différend survenu entre Jean sans Terre et le pape, ce souverain fit un armement considérable pour faire la conquête de l'Angleterre.

Ce projet n'eut aucune suite, le différend entre le roi Jean et Innocent III ayant cessé par l'hommage que le premier fit de son royaume au pape. Le comte de Flandre, qui devait se joindre à Philippe pour cette expédition, conclut alors un arrangement avec Jean sans Terre. Justement irrité de cette conduite, le roi de France entra sur les terres du comte, prit et saccagea plusieurs villes. Ses navires, placés sous le commandement de Savary de Mauléon, mouillèrent dans le canal de Dam, au nord de Bruges, et cette ville, qui était le grand entrepôt de commerce de l'Angleterre, fut mise à sac. Le roi d'Angleterre envoya cinq cents bâtiments au secours de son nouvel allié. Le comte de Salisbury, qui les commandait, fit reconnaître la flotte française par des soldats déguisés en pêcheurs. Ayant appris que les équipages étaient à butiner à Dam, le comte de Salisbury fondit sur les navires français dégarnis et fit couper leurs câbles. Trois cents furent enlevés et envoyés en Angleterre ; cent autres furent détruits. Désespérant de sauver le reste de ses bâtiments, Philippe-Auguste les livra aux flammes.



▲ copie de l'oriflamme des rois de France à Saint-Denis.



◀ Ferrand, comte de Flandre, est prisonnier et conduit au Louvre.

Bataille de Sandwich

24 août 1217.

(1) Guillaume le Conquérant, qui avait appris par la victoire même combien la force navale importait à la conservation de sa conquête, et la défense des côtes au salut du territoire, avait reconnu dans les rivages du Kent le boulevard de l'Angleterre du côté qui regarde la France. Il fonda alors, pour protéger ces parages, une féodalité maritime des cinq ports de Douvres, Hastings, Hythe, Romney et Sandwich, et forma un corps politique auquel il accorda de grands privilèges, à la seule condition de lui fournir pour quinze jours et dès qu'il le voudrait, cinquante-deux navires armés et portant chacun vingt-quatre marins. Winchelsea, Rye et Seafort furent, plus tard, ajoutés aux cinq ports.

1216. — La tyrannie du roi d'Angleterre et sa réconciliation avec le pape lui aliénèrent entièrement la principale noblesse de son royaume. Celle-ci prit une résolution désespérée : elle fit offrir la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguste, qui accepta et se dirigea de suite sur Sandwich avec sept cents navires. Jean sans Terre se porta à la hauteur de Douvres pour s'opposer à son passage ; mais à la vue d'une flotte si considérable, il se retira et les Français purent effectuer leur débarquement.

Par une de ces révolutions si communes dans l'histoire, à la mort de Jean, Henri son fils fut proclamé roi d'Angleterre et les Anglais se tournèrent contre Louis. Une trêve conclue entre les deux princes permit à ce dernier d'aller demander des secours à son père, et il reprit bientôt la mer avec 80 gros vaisseaux qui avaient été placés sous les ordres du religieux défroncé Eustache le Moine. Les commandants des cinq ports (1) reçurent l'ordre d'aller à leur rencontre et de les empêcher d'approcher des côtes d'Angleterre. En conséquence, 40 bâtiments montés par l'élite des chevaliers anglais, sortirent de ces ports sous le commandement de Philippe d'Albenly. Le 27 août 1217, ils rencontrèrent la flotte française. Au lieu de l'attaquer de front, ainsi que cela se pratiquait d'habitude, ils manœuvrèrent pour gagner le dessus du vent. Le combat s'engagea alors. La victoire ne fut pas longtemps douteuse : la supériorité du nombre ne fut d'aucun secours aux Français. Peu exercés à la manœuvre et attaqués par des marins éprouvés, ils ne purent qu'opposer une grande valeur. Les Anglais abordèrent les bâtiments français et en coulèrent un grand nombre. Les balistes placées sur les bâtiments ennemis criblaient en outre les Français de traits ; ces derniers n'en avaient pas. Toutefois cette arme donna moins d'avantage aux Anglais que l'emploi d'une grande quantité de chaux en poudre qu'ils jetèrent en l'air et qui, poussée par le vent dans les yeux des Français, les aveugla. Presque tous les navires français furent pris ou coulés. Le commandant en chef fut pris ; et, par une cruauté dont on retrouve plus tard un exemple, les Anglais lui coupèrent la tête sur son propre vaisseau (2).

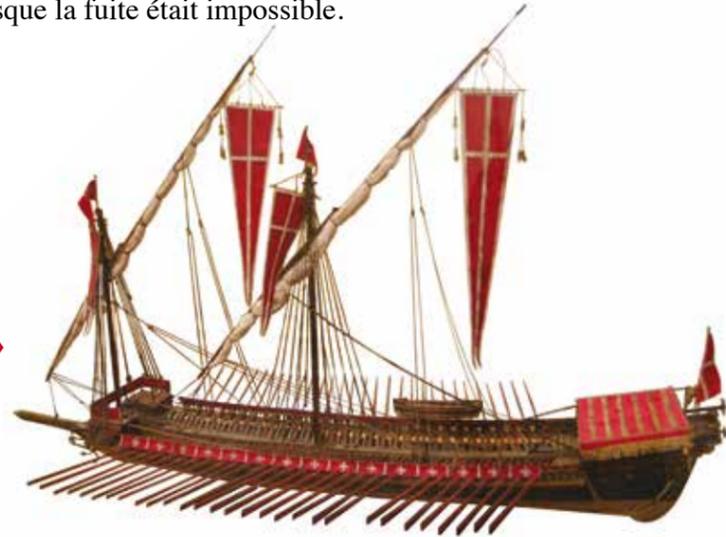


▶ La fin d'Eustache le moine à la bataille de Sandwich.

(2) Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de la bataille perdue par l'ex-moine Eustache. Mathew Paris, *History of England*, dit qu'elle eut lieu le jour de la Saint Barthélémy 1217. Trivath Annales, la place la même année. Cet auteur dit qu'Eustache fut mis à mort en punition des brigandages qu'il avait commis antérieurement comme pirate. La Chronique d'Holingshead avance que la bataille fut livrée en 1218. Mézeray, Abrégé de l'histoire de France, donne l'année 1216. Rymer, *Fœdera*, fait observer qu'il y a tout lieu de considérer l'année 1217 comme la véritable, puisque le traité de paix qui suivit immédiatement la bataille porte la date du 11 septembre 1217.

A cette époque, les grands navires de guerre étaient parfois armés à l'extérieur d'une ceinture de fer qui leur composait une espèce de cuirasse. Ils portaient aussi un éperon, — le rostrum des Latins. — Cette arme consistait en trois pointes ou en trois pièces de bois pointues armées de fer par le bout et appliquées à fleur d'eau sur la proue. Attaquer le vaisseau, le désamarrer, le briser, lui faire dans le flanc une large ouverture qui le mettait en danger de couler bas, telle paraît avoir été la tactique des premiers marins lorsque, la marine grandissant transforma le radeau ou le tronc d'arbre creusé en un navire allant porter ou attendant le combat. La manœuvre de l'attaque se faisait au moyen de rames, car, bien qu'on se servît de voiles dans la navigation, leur manœuvre était encore trop peu connue pour que, dans les combats, on ne préférât pas employer les rames à l'aide desquelles on donnait au navire la direction que l'on voulait. Aussi la principale manœuvre de l'époque consistait-elle à empêcher les navires de gouverner en brisant leurs rames. Voici comment cela s'exécutait. L'assaillant courait sur une ligne à peu près parallèle à celle que suivait le navire qu'il voulait attaquer ; et, lorsqu'il était sur le point de le joindre, il donnait au sien la plus grande vitesse possible. Il laissait aller ou retirait alors ses rames et, passant très-près du navire ennemi, il rencontrait les siennes qui étaient infailliblement brisées. L'attaque avec l'éperon devenait alors facile, puisque la fuite était impossible.

Galère de l'ordre de Malte. ▶



▶ Combat de deux nefes médiévales



Prise de Damiette

6 juin 1249

▶ la croisade de Louis IX



1248. — Louis IX ne parut songer à la marine que pour ses expéditions d'outre-mer. Après avoir reçu l'oriflamme à Saint-Denis, ce souverain partit d'Aigues-Mortes, le 25 août 1248, avec 38 gros vaisseaux génois, outre les transports, et relâcha à Chypre, où la flotte fut renforcée d'un grand nombre de barques et de bateaux plats qui furent construits pendant l'hiver qu'on passa dans cette île.

Ce long séjour fut forcé, la plupart des navires n'ayant été affrétés que jusqu'à Chypre. Cette flotte était placée sous le commandement de Hugues Lastaire et de Jacques de Levant. Ce dernier était Génois. Lorsqu'on remit à la voile, à la mi-mars 1249, la flotte comptait 1800 navires, tout compris, portant au moins 2.800 chevaliers, sans parler des sergents d'armes, des archers, des arbalétriers et des piétons (1). Surprise par un coup de vent, cette flotte fut dispersée et, en arrivant devant Damiette, Louis IX n'avait guère plus qu'un tiers de ses navires. Le débarquement n'en eut pas moins lieu immédiatement, quoique bon nombre de navires ennemis fussent mouillés à l'embouchure du Nil et que les rives du fleuve fussent couvertes de troupes.

Les canots furent assaillis par une nuée de flèches qui n'arrêtèrent pas les croisés. Les Égyptiens furent battus ; mais leur flotte se sauva en remontant le fleuve ; ils ne perdirent que quelques navires. Ce succès fut, on le sait, sans résultats ; cinq mois et demi plus tard, décimée par les maladies, l'armée des croisés fut obligée de se rembarquer. Le roi, qui était tombé entre les mains des infidèles, resta leur prisonnier pendant 32 jours. Rendu à la liberté, il partit pour la Palestine et retourna en France au mois d'avril 1250.

Ce fut sous ce règne que la France, par l'accession du Languedoc, commença à affirmer sa puissance sur la Méditerranée et que la nécessité de concentrer l'autorité maritime dans une même main fit créer la charge d'amiral de France qui, toutefois, ne comprit d'abord que les côtes de Normandie et de Picardie.

Les canots furent assaillis par une nuée de flèches qui n'arrêtèrent pas les croisés.

(1) Mémoires de Joinville.

1270. — Le peu de succès de l'expédition de 1248 n'avait pas déconcerté Louis IX. Au mois de juillet 1270, il arma une nouvelle flotte, composée en partie de bâtiments génois, s'embarqua encore à Aigues-Mortes, et fit route pour Tunis, où il mourut. L'armée comptait alors un très-grand nombre de malades. Philippe III, qui remplaça Louis IX dans le commandement de l'expédition se disposait à se retirer d'un pays qui était si fatal aux croisés, lorsque Charles I^{er}, roi de Sicile et frère du feu roi, arriva avec sa flotte. Les deux souverains firent ensemble quelques attaques heureuses et, au mois de novembre, le bey de Tunis leur ayant demandé la paix, ils firent voile pour la Sicile. Au moment d'atteindre le port, leurs navires furent dispersés par un coup de vent qui en jeta beaucoup à la côte ; 4,000 hommes périrent dans les flots. Philippe, qui était parvenu à atteindre Trapani avec son navire, prit la route de France au premier vent favorable. Ce début lui donna peu de goût pour la marine, et il n'arma, plus tard, que pour faire la guerre à Pierre d'Aragon.

1285. — Voulant venger le sang de ses sujets répandu en Sicile dans cette journée à laquelle on donna le nom de Vêpres Siciliennes, Philippe marcha sur le royaume d'Aragon avec une puissante armée de terre, pendant que sa flotte, dont Enguerrand de Bailleul avait le commandement, attaquait et prenait le fort de Roses.

En retournant en France après cette expédition, les Français furent attaqués par Masquet, amiral de Barcelone, qui prit ou coula une trentaine de leurs bâtiments. Quelques-uns qui étaient restés sur la rade de Roses furent défaits par Roger de Loria, amiral aragonais, et Enguerrand de Bailleul fut fait prisonnier.



Tombeau de Philippe le Hardi.



Plan de la
citadelle de Roses.



1293. — Édouard, roi d'Angleterre, devenu vassal de la France pour les terres qu'il y possédait, trouva ce titre trop humiliant pour ne pas chercher à s'en affranchir. Ce fut, selon quelques historiens, l'origine de ces longues guerres qui, dans la suite, agitèrent les deux royaumes. D'autres les attribuent à une autre cause que nous répéterons après eux.

Un matelot normand et un marin anglais s'étant pris de querelle à Bayonne, se battirent et intéressèrent les marins des deux nations ; il s'ensuivit un combat général. Les Normands qui avaient été maltraités portèrent plainte à Philippe le Bel qui leur permit de se faire justice. Ils firent alors un armement, et ayant rencontré un navire anglais, ils le prirent et pendirent un de ses matelots. Ce fut un signal pour les deux nations ; leurs navires se cherchèrent et se battirent toutes les fois qu'ils se rencontrèrent. Cette petite guerre prit chaque jour de l'importance (1).

Deux cents petits navires normands qui allaient en Guyenne prirent tous les Anglais qu'ils rencontrèrent sur leur route. A leur retour, ils furent eux-mêmes attaqués par une flotte anglaise de soixante voiles. Embarrassés de leur chargement, les navires normands n'opposèrent qu'une faible résistance : ils furent tous pris ou coulés. Fiers de ce succès, les Anglais allèrent insulter la Rochelle. Les hostilités devinrent alors plus sérieuses, et après quelques négociations infructueuses, les deux rois se disposèrent à une guerre ouverte.

(1) D'après la version de l'historien anglais Walter Hemingford *Historia de rebus gestis Edouardi I, II, III*, le marin anglais aurait été tué à terre pendant qu'il allait chercher de l'eau. Les équipages de deux navires anglais pris dans une rencontre auraient également été mis à mort et les corps des marins pendus à la grande vergue. Les Anglais, usant de représailles, auraient agi de la même manière dans un débarquement qu'ils firent à Swyn. L'auteur que je cite ajoute que, voulant mettre fin à cette guerre de forbans, on convint de part et d'autre d'une rencontre au milieu de la Manche, pour décider, par les armes, qui avait tort ou raison. Le 14 avril 1295, un combat eut lieu entre les Anglais et les Normands. La victoire resta aux premiers qui, sans compter les navires coulés puis incendiés, en emmenèrent deux cent quarante en Angleterre.



le port de La Rochelle